

LE BON FANTÔME

Histoire d'une nuit de Noël

Sœur Maria, des filles de Saint-Vincent-de-Paul, est toute vieille et toute cassée, mais elle porte sur sa poitrine, la médaille militaire, comme un soldat. Je veux vous conter, en cette veillée de Noël, comment elle a gagné cette médaille.

...C'était un soir de l'année terrible, cette année de guerre, de misère, de froidure et de famine dont je me souviens comme d'hier, bien que je fusse, à l'époque, une petite fille. Un épais linceul de neige couvrait les campagnes de Picardie et comme depuis des jours et des jours, il gelait à fendre les pierres, les chemins étaient durs aux pieds des pauvres soldats mal chaussés et mal nourris. Toute la journée du 23 décembre, on avait entendu le canon tonner, les mitrailleuses grésiller en crachant des balles qui tuaient des hommes, là-bas, dans la plaine de Querrieux, où se livrait la bataille entre les Prussiens et les Français. La terre devenue sonore comme un tambour, tremblait comme prise d'un grand frisson peureux sous sa robe blanche ouatée, et les habitants avaient la fièvre, dans l'attente des événements.

Tantôt le bruit terrifiant du combat se rapprochait, tantôt, il s'éloignait. L'oreille contre terre, on entendait le sol frémir, piétiné par les hommes et les chevaux. Le sourd roulement des pièces d'artillerie ébranlait les combes terrestres et par instant, le rythme des tambours retentissait jusque dans la poitrine des écoutants.

Sur la place publique du coquet village d'Allonville, les bonnes gens discutaient, sans rien savoir, sur la position de l'ennemi. On avait de sérieuses craintes de le voir déboucher derrière la colline boisée qui masquait l'horizon, vers l'est, car des éclaireurs avaient rapporté avoir vu dans le ciel, la fumée du com-

bat et cru apercevoir des mouvements de troupes sous bois. Le maire, un brave homme qui n'avait rien d'héroïque, se rappelait les terrifiantes histoires de ses pareils fusillés par les Prussiens pour avoir refusé de dénoncer des francs-tireurs, ou amenés captifs aux forteresses d'Allemagne. Madame la mairesse, encore moins héroïque, pleurait déjà comme une veuve d'hier. Les conseillers municipaux n'étaient pas moins troublés. Quant au sonneur de la paroisse qu'on avait chargé de surveiller l'approche de l'ennemi, il était installé dans son clocher et regardait au loin, avec une longue-vue marine qui datait du premier Empire et n'avait plus d'objectif.

—C'est tout plein drôle, disait-il, j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois rien de rien... moins encore qu'avec mes deux yeux!

Monsieur le curé d'Allonville, au confessionnal depuis le matin, exhortait ses paroissiennes à la prière et à la résignation. En ces jours troublés et inquiets, il constatait de surprenants retours vers Dieu qui le consolait des tristesses présentes.

...Au château d'Allonville que j'habitais alors, la première décharge avait brisé, d'un seul coup, toutes les vitres de toutes les fenêtres. Malgré les immenses brasiers allumés dans les cheminées profondes et larges, ces cheminées de nos aïeux, où la famille pouvait s'asseoir, sous l'âtre, pendant les veillées d'hiver,—on grelottait, et, le feu, avivé par le courant d'air formidable venu des fenêtres, ne dégagait qu'une chaleur insuffisante dont le meilleur s'en allait vers le ciel avec la fumée, par le corps de la cheminée. En vain, l'unique vitrier du village, le père Cavat, se hâtait-il de remettre des vitres aux fenêtres.

A peine avait-il terminé qu'une nouvelle vibration de l'air les bri-

sait. Il fallait laisser tout ouvert et l'on gelait comme sur la place publique.

Vers le soir, seulement, le bruit tomba, les détonations s'espacèrent, puis un grand silence funèbre plana sur la campagne. Alors, timidement, on ferma les fenêtres—celles, du moins, dont les vitres avaient été remises—après une fervente prière, on se coucha, tout habillé, de peur de surprise, pendant la nuit.

Ma tante d'Allonville vivait dans une anxiété horrible. Elle était toute seule au château avec ses quatre enfants, moi, sa nièce, et des domestiques. Mon oncle, ancien officier, avait repris du service dès le début de la guerre. Ma pauvre tante palissait à chaque décharge. Qui sait? c'était peut-être celle-là qui tuait son cher mari! Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié du brave soldat qui défend sa Patrie! ramenez-le sain et sauf au foyer où les siens l'attendent. Donnez-lui quelque bon ange qui le préserve du coup mortel, ô mon Dieu!

Très superstitieuse, elle était persuadée, d'ailleurs, que s'il arrivait le moindre mal à mon oncle, elle le saurait tout de suite et au départ, elle lui avait fait promettre de revenir—ne fut-ce qu'en esprit—afin de lui faire connaître son sort. Nous avions tous peur de sa faculté de "voyante" et nous croyions aux revenants—sans en avoir jamais vu.—D'ailleurs, nous n'en avons pas peur, soir et matin, nos cousins et moi, nous nous informions si, pendant la nuit, rien de nouveau n'était survenu et l'on entendait couramment des interrogations comme celle-ci :

—Mère, avez-vous "vu" papa, cette nuit?

—Non, mes enfants, répondait la mère. Priez Dieu pour lui et pour la Patrie.

...La journée du 24 décembre se passa sans nouvelles positives. On ne savait, au juste, qui avait été vainqueur. Il ne pouvait être question de messe de minuit, encore moins de réveillon. Et voilà que, vers sept heures du soir, il s'éleva